

TOUR D'ABANDON

— Sentimental noir —

ROMAN

TOUR D'ABANDON

Inspiré d'une histoire vraie.

Thierry CROUZET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-290-1

À mes deux étoiles, Jules et Tom.

« Un rêve sans étoiles est un rêve oublié »

Paul Éluard.

Première partie

«Mains en l'air, on ne bouge plus!» Et ils me passèrent les menottes devant mes gosses comme si j'étais Pablo Escobar, Ben Laden, le docteur Mengele et Marc Dutroux réunis. Dupont de Ligonnès n'avait qu'à bien se tenir, les schmitts étaient en vadrouille, ils en avaient après moi. Ils s'étaient jetés sur mon corps désarticulé telle une meute sanguinaire, sans me donner un fragment d'embryon de début de tentative d'explication. Si on me ligotait, c'était forcément que j'avais fait quelque chose de grave. Ils étaient une dizaine, j'étais seul et dévasté. Hagard, j'aurais voulu me planquer dans un trou de souris, tellement j'avais honte. Les menottes devant ses mioches, qui méritait ça ?

Je m'appelle James des Pommiers, mon nom ne vous dira rien. J'ai quarante-six ans, deux enfants, et je me suis marié à Las Vegas. Ceci n'est ni le début ni la fin de mon histoire. Pas même le milieu. Ceci est un cauchemar, un pur cauchemar éveillé dont le héros malheureux portait un nom à faire pouffer Jacques Chirac du haut de son cimetière Montparnasse. L'histoire que je vais vous narrer est aussi réelle qu'effrayante. Je travaille pour une grande compagnie aérienne depuis l'an 2000 et son bug informatique imaginaire. Je suis hôtesse de l'air avec un vrai nom d'aristo à qui on aurait oublié de trancher la poire. Dans la vie, comme chacun sait, il y a du bonus et du malus. Mon nom de *Pink Lady* c'était le malus, tout ce qui suivra sera du bonus. Enfin, j'espère. J'avais toujours dit «hôtesse de l'air» parce que c'était nettement plus prestigieux que «steward» que d'ailleurs la plupart des bipèdes qui vivaient au sud de la Loire prononçaient avec dix t, «stewartttttttt» ! D'aucuns disaient même

«hôtesse à couilles», mais tout de suite c'était beaucoup moins prestigieux. Je n'avais rien contre le personnel stadier, ces maîtres-chiens modernes sans chiens et sans modernité, mais steward évoquait plus tous ces types mal fagotés, balaises ou paumés, à qui l'institution footballistique avait floqué pour étendard un blouson d'hiver jaune ou rouge, veston beaucoup trop large pour leurs épaules égarées. Très peu pour moi, merci. Je préférerais toujours dire «hôtesse de l'air». Aujourd'hui, je rentrais de Hongkong, nièce de Donkey-Kong. Havre du capitalisme triomphant, cette ancienne colonie britannique était désormais engloutie par un gant mandariné. Pas vraiment du velours! Hongkong était une cité bourrée de contrastes et d'énergies bouillonnantes, une cité où la brume avait depuis longtemps chassé le soleil. Une architecture ultramoderne faite de buildings high-tech et lumineux venait s'arc-bouter dans des ruelles étroites, dessinées par un relief aiguisé en montagnes russes. Ici, des millionnaires à la pelle tiraient leur révérence et pas que, à une dure journée de spéculation lors de *happy-hours* enflammés qui commençaient à midi à Lan Kwai Fong, pour se terminer au petit matin à Wan Chai, un peu plus bas, entre deux prostituées philippines qui ne ressemblaient pas toujours à des hommes. Ici, les très très riches s'amusaient et batifolaient sans retenue. Là, une *Ferrari 812 superfast*, une *Lamborghini Aventador SVJ 63 Roadster*, des *Maserati Quattroporte GranLusso* flambant neuf, côtoyaient le rutilant et le chic hors de prix. Sorti des italiennes, les *Porsche*, *Rolls-Royce*, *Aston Martin* et autres *Mercedes* insolentes, lâchaient leurs chevaux étincelants au gré de leurs embardées impériales. Étrangement, on trouvait de tout à Hongkong sauf des *Citroën*. Dans ce ballet inachevé pour zinzins du ciboulot, devant l'opulence, à défaut d'être

heureux, les miséreux pouvaient se repaître les yeux. C'était presque du *La Fontaine* et comme chez lui il y avait toujours une morale et elle était simple. Le fric! Le fric! Le fric! Comme un poème. Contempler le bonheur d'autrui, ça nourrissait sans doute! Marie-Antoinette n'était plus, mais son héritage avait la dent dure, n'en doutez jamais. Chaque nuit, la ville s'agitait dans un concerto brillant et sonore qui n'était pas sans rappeler les premiers tubes de Robert Allen Zimmerman, quand sa voix crissait comme des pneus sur du bitume humide et boueux. Jumelée à cette Chine éternelle faite de bambous et de roseaux pour tout échafaudage, çà et là, de vieux pousse-pousse crasseux, tractés par des bonzes hors d'âge à qui il devait forcément manquer quelques orteils, se tiraient la bourre à l'occase. Voici de quel lieu je revenais, Hongkong. Pris en tenaille entre des gangsters érythréens qui menaient le bal de la prostitution exotique et du trafic de la weed à Wan Chai, des Chinois – dont on ne dira jamais assez à quel point ils étaient nombreux – et des lords endimanchés qui n'avaient *never* porté de souliers à moins de 2 000 livres le lacet, je ne boudais pas mon plaisir et ne me lassais pas d'y retourner encore et encore. Cette ville était diaboliquement gloutonne.

Moi la petite hôtesse de l'air, du haut de mes 190 centimètres, j'avais quitté mon domicile le 24 septembre 2016 à 20 heures pour un décollage à 23 h 35 et voici que je venais de retourner dans la vraie vie, en ce 28 septembre à 6 h 25, quand le dernier pax (passager en jargon aérien) quitta le Boeing 777 de la compagnie pour se répandre telle une sauterelle essorée, dans les couloirs froids et glauques d'un Charles de Gaulle encore assoupi. Les aéroports étaient comme les porte-avions, lugubres. J'avais quitté le foyer cinq

jours plus tôt, après une énième altercation fort éprouvante avec ma concubine en fin de concubinage. Je ne pouvais pas dire que je rentrais chez moi en sifflotant *Youkaiïdi Youkaiïda*, mais j'étais loin de me douter de ce qui m'attendait.